

pour ce qui concerne son bien-être, ont effacé toute amertume de mon cœur. »

Ce fut ainsi qu'une spéculation mercantile très-malheureuse et une révolution très-singulière par sa nature, contribuèrent à placer l'Islande dans un état de sécurité plus grand qu'il n'avait été auparavant, et ouvrirent les moyens d'améliorer la condition de ses malheureux habitans; car il fut permis aux navires anglais de faire le commerce dans cette île et dans les autres territoires danois déclarés neutres, et les bâtimens appartenans à ces pays purent aborder et trafiquer librement dans les ports de Leith et de Londres.

---

## VOYAGE EN ISLANDE,

PAR M. LE D<sup>r</sup>. EBENEZER HENDERSON,

(EN 1814 ET 1815.)

---

L'UNIQUE objet du voyage du docteur Henderson, était de s'assurer des besoins spirituels des Islandais, relativement aux saintes écritures, et d'adopter les mesures les plus convenables pour la prompte distribution des exemplaires de la Bible, que la société biblique de Londres leur destinait, et d'établir chez eux une institution semblable.

M. Henderson alla d'abord en Danemark, et y fit imprimer des Bibles en islandais; cette opération terminée, il partit de Copenhague le 8 juin 1814; il aperçut le 12 juillet les montagnes de l'Islande couvertes de neige; le 15 il descendit à terre à Reikiavik, au milieu des cris de félicitation d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans, qui tous se réjouissaient de son arrivée. L'évêque pour lequel M. Henderson avait une

lettre de recommandation de l'évêque de Seelande , lui témoigna sa reconnaissance du grand bienfait qui allait résulter pour l'île de la munificence de la société biblique , lui confirma ce qu'il avait déjà appris de la rareté des exemplaires de l'Écriture-Sainte et lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

« Le 17, dit M. Henderson , j'allai avec M. Pitroëus , négociant de Reikiavik , à Garde , rendre mes devoirs à M. Magnussen , archidiacre d'Islande. De quel côté que l'on se tourne , le long de la route , on ne voit que les tristes ruines de montagnes détruites par l'effet des convulsions de la nature. Garde , indépendamment de l'église , renferme plusieurs maisons , la plupart occupées par l'archidiacre ; cet ecclésiastique me reçut de la manière la plus amicale , et m'apprit que les exemplaires du Nouveau Testament , expédiés en Islande en 1812 , avaient été tous distribués ; le désir d'en obtenir était si ardent , que les paysans les auraient payés un prix double de celui auquel on les vendait , s'ils avaient pu en avoir. Le lendemain je revins à Reikiavik.

« J'appris avec beaucoup de regret que le moment le plus favorable à la distribution des Bibles et des Nouveaux Testaments , était passé pour cette année. Si j'étais arrivé ici un mois plutôt , je m'y serais trouvé à l'époque du grand rassemblement des insulaires ; c'est ce que l'on appelle le *Handels-*

*tid* ( temps du commerce ). Alors plusieurs centaines d'habitans affluent de toutes les parties de l'île , à Reikiavik , pour échanger les productions de leur pays contre des marchandises étrangères et des objets dont ils ont besoin pour l'hiver. Ils étaient tous retournés chez eux ; il ne restait donc plus d'autre moyen de les informer de la provision que j'avais apportée , que d'expédier un exprès de différens côtés , ou de voyager moi-même le long de la côte ; ce fut ce dernier parti que je préférâi. Ensuite je me décidai , d'après l'avis de mes amis , à gagner directement la partie septentrionale de l'île , en traversant le désert du centre. Je m'y déterminai , surtout par la considération que M. le capitaine Van Scheel , officier danois , employé à lever les côtes de l'Islande , allait suivre cette route dans peu de jours , et que je pourrais obtenir de lui beaucoup de renseignemens précieux. Il consentit à me prendre pour compagnon de voyage ; nous étant donc procuré des chevaux et tout ce qui était nécessaire pour parcourir une contrée où il n'y a ni auberge ni aucune espèce de voiture , nous nous mîmes en route le 26 juillet. »

« Après avoir traversé le grand marais de Mossfell , de l'ouest à l'est , sur une étendue de dix-huit milles , espace , où pendant cinq heures ,

ils ne rencontrèrent pas une seule cabane ni d'autres créatures vivantes que quelques pluviers dorés dont le chant plaintif ajoutait encore à la mélancolie du lieu; les voyageurs arrivèrent vers minuit à Skælabrecca, petite chaumière située sur les bords du lac de Thingvalla. « Les habitans, quoique interrompus dans leur sommeil, dit M. Henderson, témoignèrent le plus vif désir de nous être utiles, en nous aidant à dresser nos tentes et à décharger nos chevaux. Le capitaine les avait réveillés par cette acclamation : « *Her se gud!* (que Dieu soit au milieu de vous!) A quoi ils répondirent : *Drottin blessa thik* (que le Seigneur te bénisse.) » Telle est la manière de s'aborder mutuellement; en entrant et en sortant d'une maison, un baiser sur la bouche, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, est le salut usité, excepté dans le voisinage des comptoirs, où les Islandais de la classe inférieure saluent un étranger qu'ils regardent comme leur supérieur, en portant leur main droite à la bouche ou sur le côté gauche, et s'inclinant profondément. Quand on rend visite à une famille, on doit saluer chacun de ses membres suivant son âge et son rang, en commençant par les premiers et finissant par le dernier, sans excepter les domestiques. C'est tout le contraire en partant; on commence alors par les domestiques, puis les

ensans, et on finit par la maîtresse et le maître de la maison.

« Les habitans de la chaumière nous donnèrent du lait chaud; ils étaient très-pauvres, cependant ils avaient quelques livres; la Bible leur manquait; j'en offris une au chef de la famille, il la reçut avec de vifs témoignages de plaisir et de reconnaissance. Après nous être baignés dans le lac, nous reprîmes notre voyage; la route, qui traversait une plaine entièrement couverte de lave, nous conduisit bientôt sur les bords de l'Almaneggiaa. »

Les voyageurs, en sortant de ce défilé, traversèrent l'Oxeraa, puis arrivèrent à Thingevalla. Ce lieu est très-remarquable pour avoir été, pendant près de neuf cents ans, celui où se réunissait l'*Althing*, ou l'assemblée générale, et où se tenait la cour suprême de l'île. Les terribles bouleversemens que les convulsions de la nature avaient fait éprouver à tout le voisinage, décidèrent, en 1800, à transférer la cour à Reikiavik. C'est aussi à Thingevalla, que la religion chrétienne a été pour la première fois prêchée dans l'île.

Le 28 ils plantèrent leurs tentes près des Geysers. Ils eurent l'occasion d'admirer plusieurs éruptions des deux grandes sources. La nouvelle est désignée par le nom de Stockr. « Le spectacle le plus ravissant que nous ayons contemplé, dit

M. Henderson, s'offrit à nos regards le 30 dans la matinée. A peu près à cinq heures dix minutes, nous fûmes réveillés par le mugissement du Stockr, qui vomissait une grande quantité de vapeur; cinq minutes après, on entendit un craquement, comme si la terre se fût fendue, et il s'éleva une colonne perpendiculaire d'eau et de fumée, à la hauteur de soixante pieds; le soleil étant alors caché par un nuage, nous ne nous attendions pas à voir quelque chose de plus sublime que ce que nous avons déjà observé. Mais le Stockr était à peine en mouvement depuis vingt minutes, lorsque le grand Geysir se mit à gronder horriblement, et vomit une telle quantité d'eau et de vapeur, que nous nous en approchâmes avec autant d'empressement que si c'eût été la première éruption dont nous eussions été témoins. Toutefois si le Geysir était supérieur au Stockr, sous le rapport du volume, sa durée fut bien moindre; au bout de cinq minutes, il fut tranquille, tandis que le Stockr ne cessa de vomir de l'eau et de la fumée qu'à six heures moins quatre minutes.

« L'année suivante, en revenant du nord de l'île, je vis au mois d'août des éruptions bien plus extraordinaires. Le grand Geysir en eut une de six heures en six heures, l'eau s'éleva à chaque fois à cent cinquante pieds. J'eus alors l'occasion de remarquer qu'en jetant de grosses pierres dans

l'orifice du Stockr, je parvenais aussitôt à le mettre en mouvement, et qu'il s'élançait à une hauteur deux fois plus considérable qu'à l'ordinaire. Lorsque le jet d'eau avait cessé, la colonne de vapeur n'en continuait pas moins de s'élever avec un bruit terrible pendant plus d'une heure. »

L'apparence du terrain entre les Geysers et Haukadal, indique clairement qu'autrefois il était également rempli de sources d'eau bouillante. Ensuite les voyageurs traversèrent un ancien torrent de lave couvert de bruyère; d'espace en espace, des sources d'eau limpide et froide, jaillissaient de la surface de cette plaine, où l'on voyait de petits buissons de bouleaux et de saules. Après avoir passé le Fliotsaa, rivière large et peu profonde, on atteignit Holum, dernière habitation à l'ouest du pays désert. Une famille nombreuse et pauvre l'occupait. Ces bonnes gens n'avaient qu'une portion de la Bible. M. Henderson donna aux enfans un Nouveau Testament, tous l'embrassèrent en reconnaissance de ce présent, et il eut le plaisir de voir qu'ils lisaient couramment.

Poursuivant leur route à peu près à l'est, au milieu des sables profonds, qui fatiguaient beaucoup leurs chevaux, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Hvitaa (rivière blanche), dont le cours sinueux se prolongeait dans un lit, tantôt

s'élargissant au milieu des sables, tantôt resserré entre des rochers de basalte. On suivit sa rive droite jusque dans le voisinage du Blaafell (mont bleu), où on la passa, et vers sept heures du soir, ils campèrent à peu de distance de cette montagne, dont le sommet, enveloppé de nuages, est le cratère d'un volcan éteint; ses flancs nus offraient des ravines profondes remplies de neige. La tente était dressée sur une colline sablonneuse revêtue de mousse, d'herbe grossière et de quelques saules nains, près d'un ruisseau qui, un peu plus bas, se jette dans le Hvittaa. Dans l'est, on apercevait les cimes fantastiques d'une longue chaîne de monts volcaniques, tandis qu'à l'est, l'œil se promenait sur une vaste plaine bornée dans le lointain par la chaîne de ceux qui sont au nord de l'Hékla. Toute cette perspective était extrêmement triste.

Les chevaux n'eurent pas tardé à brouter toute l'herbe qui se trouvait dans le voisinage de la tente. Le lendemain on gravit avec difficulté sur la pente roide et couverte de lave brisée du Blaafell, pour parvenir à son sommet, où un col le sépare des montagnes de l'intérieur, couvertes de glaces. De cette hauteur, la vue dominait une étendue immense, où la couleur noire des laves formait un contraste avec la blancheur de la neige qui revêtait les hauteurs. L'on était sur-

tout frappé de l'aspect majestueux des glaciers qui, de l'ouest au nord, traversent l'île sur une étendue de cent milles; on les nomme Langi-Yœkuls. En se tournant au sud, les nuages de vapeur qui s'élevaient des Geysers rappelaient les réceptacles de feu que, de ce côté, la terre recèle dans son sein.

On traversa ensuite le Hvitaa, à sa sortie d'un grand lac, dont la rive gauche est bordée de glaciers magnifiques. La rivière, à l'endroit où on la passe à gué, a 300 pieds de largeur; en quelques endroits, elle est si profonde, que les chevaux y étaient presque à la nage. C'est la plus forte de cette partie de l'Islande; souvent on ne peut s'y hasarder pendant des semaines entières. Au-delà des sables volcaniques entremêlés de rochers énormes vomis par les Kerlingar-Fialla, volcans éloignés d'une vingtaine de milles dans l'est, et dont la plupart forment de belles pyramides, on arriva sur les bords du Svartaa (rivière noire), et l'on pénétra dans le Kialhraun, grand territoire ravagé deux fois au moins par les torrens enflammés du Bald-Yœkul. C'est à l'extrémité d'une de ces laves antiques, que l'on trouve la station de Graananess couverte de mousse et de saules; un peu d'herbe croît dans les cavités formées par l'affaissement de la croûte des roches. Malgré l'ap-

parence inhospitalière de ce lieu, il fallut s'y arrêter; la pluie tombait à flots, et l'on ne devait pas trouver d'herbe avant une distance de cinquante milles.

Ce fut le 1<sup>er</sup> août que l'on commença la traite la plus pénible du voyage. La route, quelquefois à peine visible, passait le long du flanc occidental du Hof ou Arnárfell-Yœkul, prodigieuse montagne de glace qui se prolonge au nord à cinquante milles, et ensuite à l'est à trente milles. Les cartes lui donnent quelquefois le nom de Langi-Yœkul; c'est à tort, car il appartient à la chaîne dont il a été question plus haut, et qui se subdivise en Blaafell, Geitland, Elrik et Bald-Yœkuls.

« Obligés de cotoyer le Hof pendant vingt heures de suite, par un vent piquant, dit M. Henderson, nous l'avons trouvé très-long. Le passage du Blandaraa (rivière mêlée), dont les eaux bleuâtres se partagent en une douzaine de branches, fut ennuyeux et fatigant. A trois heures du matin, grelotans de froid au milieu de collines formées de débris de laves, et le long d'une rivière dont la surface était gelée, nous fûmes réjouis par la vue du soleil qui se levait. La clarté que sa lumière répandit, nous fit trouver plus affreuse la solitude qui nous environnait. Non

seulement nous étions éloignés de toute habitation humaine, mais même abandonnés des animaux de la terre et des oiseaux du ciel. »

L'espoir de rencontrer un pays moins triste fut déçu; les torrens de laves crevassées ne discontinuèrent pas. On ne trouva pas, à la station, assez d'herbe pour les chevaux. Il fallut poursuivre le voyage, au milieu de mont pierreux et stériles, jusqu'aux bords du Yœkulsaa (rivière des glaciers), qui coulait avec rapidité dans un canal profond, dont les bords argileux et peu solides, rendirent la descente difficile jusqu'à la rive. Le trajet de ce torrent est très-dangereux, à cause de la couleur trouble de ses eaux, qui empêchent de voir de grosses pierres dont son fond est parsemé. Au-delà, on campa dans les marais.

On franchit ensuite des montagnes escarpées, puis on descendit dans une plaine; des tas de pierres indiquaient la route qu'il fallait suivre, et des ossements amoncelés annonçaient que des voyageurs avaient perdu leurs chevaux dans ce chemin singulièrement raboteux. De temps en temps, on voyait des espaces couverts de neige. Ce fut en suivant les bords d'une ravine profonde, creusée par les eaux des torrens, que l'on gagna la vallée d'Eyafiord. « La riche verdure dont elle était tapissée, la belle rivière qui coupait sa surface, les cabanes éparses sur les deux rives, les moutons